

N° 17

P. I. P. 1

8 NOV. 1978

LES AMIS DE PANAIT ISTRATI



EXCLU DU PRÊT

1975

CAHIER N° 17

BILLET à nos AMIS,

Notre association est entrée dans sa septième année. Nous n'établirons pas le bilan précis de son activité depuis sa création. Quel qu'il puisse apparaître, il ne saurait nous convenir tant nos ambitions étaient grandes.

Toutefois, nous avons eu la satisfaction de faire paraître presque régulièrement notre bulletin dont voici en ce début de l'année 1975 le 17ème cahier.

Notre propos, en le créant, était de rassembler, à l'intention de ceux qui actuellement ou plus tard aimeraient à mieux connaître Panaït ISTRATI, une documentation qui jusqu'ici faisait totalement défaut.

En celà, nous avons réussi. En effet, nous avons pu nouer, tant en France qu'en Roumanie, d'amicales relations avec des personnes qui, ayant connu ISTRATI, nous ont procuré articles, lettres et renseignements souvent inédits. Qu'elles en soient toutes remerciées.

Nous sommes plus que jamais désireux de poursuivre notre tâche, persuadés que nous sommes que Panaït ISTRATI, à la suite de ses expériences politiques et sociales, a jeté les bases d'un humanisme où la générosité de l'homme envers l'homme se substitue aux doctrines et aux sectarismes.

Pour nous en donner les moyens, nous faisons donc de nouveau appel à vous pour le renouvellement de votre cotisation. Son montant, pour 1975, n'a pas été rajusté afin que chacun puisse, sans gêne, le verser et permettre ainsi à l'association de continuer son action.

Le Bureau

Panaït ISTRATI et George IONESCO, Nice 1928.

Nous remercions que les cotisations (montre jointe : 10 frs, membre bienfaiteur : 50 frs) peuvent être adressées par chèques bancaires ou postaux (C.C.P. n° 3022 94 - 02 La Seyne)

- soit au siège social de l'association 68 rue du Rocher 75008 Paris

- soit au Centre de chèques postaux 45 - La Seyne

CODINE

La Télévision Française a projeté le 23 août 1974 le film "Codine" de Henri Colpi. Nos amis avaient sans doute déjà vu cette belle réalisation tournée sur les lieux mêmes de l'aventure dramatique contée par Panaït Istrati. Ils l'auront revue avec plaisir sur l'écran en couleurs de la 3ème Chaîne.

Des comptes rendus parus dans la Presse à cette occasion, nous avons relevé un article très intéressant paru dans "Télé 7 jours" sous la plume de J.B. JEENER.

Après avoir exposé brièvement les luttes et les souffrances d'Istrati dans sa jeunesse, ce journaliste écrit : " Un autre en eut sans doute gagné une haine solide de l'humanité tout entière, la rancoeur englobant les victimes, elles-mêmes incapables de résister au goût d'exploiter, à leur tour, ceux que le destin a faits encore plus misérables qu'elles-mêmes.

"Panaït Istrati n'était pas de cette race. C'était un homme de fraternité. Il débordait de tant d'amour et de compréhension que sa lucidité, même lorsqu'il choisit de la traduire par le réalisme le plus brutal, se refuse à toute sécheresse de coeur. "Codine" et le film qu'en a tiré Henri Colpi nous en apportera à nouveau la preuve ce soir ... Enfant errant dès l'âge de quatorze ans, Panaït Istrati a été profondément un nomade que toute attache, fût-elle sentimentale, sociale ou politique, ne put jamais que blesser. En cela, c'est un véritable révolté

Puis, ayant rappelé le succès qu'eurent les oeuvres de l'auteur de "Codine" J.B. JEENER conclut : "Ainsi, le futur auteur des "Chardons du Baragan" avait eu raison de l'aveugle adversité, en ne désespérant jamais de l'homme. Il appartient aujourd'hui à la postérité de lui donner à nouveau raison en le lisant et en le reconnaissant pour ce qu'il était : un grand écrivain solitaire, ennemi de tout système comme de toute injustice : un coeur blessé, farouche et généreux, qui nous offre son courage en exemple et qu'on aimerait avoir eu pour ami.

Il est temps de lui donner la place qu'il mérite dans l'histoire de notre littérature."

Nous rappelons que les cotisations (membre actif : 10 frs, membre bienfaiteur : 50 frs) peuvent être adressées par chèque bancaire ou postal (C.C.P. n° 30122 94 - 62 La Source)

- soit au siège social de l'Association
65 rue du Rocher 75008 Paris

- soit au " Centre de chèques Postaux "
45 - La Source





NICE
LETTRES

Panaït ISTRATI et Georges IONESCO. Nice 1925.

UN ARTICLE INEDIT DE PANAIT ISTRATI

Nous sommes heureux de donner à lire à nos amis un article, inédit à ce jour, de Panaït Istrati sur Christian Rakowsky, qui était à l'époque ambassadeur des Soviets en France. Ecrit à la demande de la revue "OGONIAK" de Moscou, cet article ne fut jamais publié car, avant qu'il ne paraisse, Rakowsky était en disgrâce. Rappelé à Moscou, il fit son voyage de retour en compagnie de Panaït Istrati, invité par le gouvernement soviétique à l'occasion du dixième anniversaire de la Révolution. Relégué à Astrakan, l'ambassadeur déchu vécut pauvrement. Il se consacra à la littérature et écrivit une vie de Saint-Simon.

Dans les pages ci-dessous, Istrati, peu désireux de plaire, mais soucieux, comme à l'accoutumée, d'exprimer ses convictions, rejette toutes les doctrines qui, en condamnant ce qui relève du sentiment, ne peuvent instaurer une véritable justice.

Cristian Rakowsky

Je l'ai vu et entendu parler, pour la première fois, à Bucarest, le 24 Janvier 1905.

Ce jour-là de grande fête nationale (Anniversaire de l'Union des Principautés Danubiennes), le Parti Socialiste Roumain, qui venait de renaître de ses cendres, avait organisé un meeting, dans la grande salle de l'Eforie, pour protester, aux côtés du prolétariat universel, contre les massacres tzaristes et l'emprisonnement de Gorki.

Beau, inoubliable souvenir ! Au milieu d'un monde de goinfres, et tout criblé de cicatrices encore saignantes, le pauvre Parti ouvrier se faisait un devoir sacré d'unir sa faible voix au rugissement de l'universelle protestation. Et pour mieux marquer son audace, pour mieux crier sa révolte, il choisit précisément ce jour de manifestation patriotarde, jour de défilés soldatesques, de trompettes, de tambours et de bourreaux chamarrés. Lieu de réunion : plein centre de la capitale ! Organisateurs, orateurs : mon Dieu, quelques débris de l'ancien mouvement socialiste, trahi par des chefs avides de pouvoir. Je me souviens de plusieurs, mais je ne relèverai ici que la belle figure de Frimou, long squelette au physique de Ramsès, à moitié imberbe, à la face jaunâtre, parcheminée, à la barbiche blondasse, plantée au poinçon, mais aux yeux vifs, au regard pénétrant et à la parole ferme. Brave Frimou, sombré sous les matraques des assassins victorieux, ton sacrifice ne sera pas vain !

Des néophytes, je nommerai : Gheorghe Cristescu, dont le revirement de conscience actuel me paraît pour le moins incroyable, incompréhensible à mon sens.



Vaillant, batailleur, courageux dans toute l'acception du mot, Cristescou était mon seul ami intime parmi les socialistes et mon initiateur dans "les idées".

Je me trouvais près de lui, à l'entrée de la salle, et je ne le quittais pas d'une semelle, car la foule ouvrière était toute farcie d'assommeurs amenés par la police pour nous casser les côtes. Cela ne me donnait guère envie de rester seul, je l'avoue, tout haïdouc que je sois, parce que gringalet aussi.

Cristescou, une terrible matraque à la main et roulant des yeux de fou, allait et venait, pareil à une navette, jouait des coudes, surveillait jalousement l'assemblée et imposait le respect.

Et voilà que, brusquement, j'entends : " Racosky ! Racosky ! ".

C'était d'un groupe de vieux légionnaires qu'était surgie cette exclamation.

J'eus tout juste le temps d'apercevoir un homme de taille moyenne, à la barbe noire hirsute, barbe de volontaire.

Rakowsky monta à la tribune drapée de rouge.

°
° °

Maintenant, avant de passer à la description du Rakowsky que je connais, que l'on veuille bien me permettre quelques réflexions d'ordre général, entre autres, cette affirmation :

Les esprits médiocres ou vulgaires aiment, en toute circonstance où votre élan éclate librement, vous attribuer de la bassesse, de l'intérêt mesquin, un mobile secret.

Eh bien, jamais ces esprits ne m'ont empêché et ne m'empêcheront, ni de faire le panégyrique d'un homme, ni de le gronder, aussi bien publiquement qu'en particulier.

C'est ce qui m'est arrivé avec Rakowsky : après avoir exprimé, dans l'Humanité du mois de Mai 1922, ma joie de le voir participer à la Conférence de Gênes, je lui ai dit, dans une Revue Roumaine, mon chagrin à propos d'un différend sur lequel je reviendrai ici même.

C'est ainsi que je comprends l'amitié. J'aime beaucoup Rakowsky, et je lui en veux un peu d'être trop militant et pas assez l'ami que je préfère. Il se peut que je me trompe et que je n'aie pas raison, mais "c'est mon opinion, et je la partage", tel Monsieur Prudhomme.

L'apparition de Rakowsky à cette tribune a produit sur moi et sur tous les jeunes de l'assemblée une impression de force mâle que seuls les militants qui viennent des classes supérieures peuvent produire sur la jeunesse ouvrière. Nous avons entendu vaguement que Cristian était docteur et



petit seigneur terrien. Nous lui attribuâmes dix doctorats et dix fois sa fortune réelle, dès qu'il se mit à tonner, - avec la vigueur, la plasticité des gestes qu'on lui connaît et une écrasante richesse de documentation, - contre les maux de notre époque et la terreur des pouvoirs absolutistes.

C'était tout autre chose que ce que nous entendions habituellement dans nos séances hebdomadaires. Son fort accent bulgare même, qui aurait dû lui nuire, ne fit que mieux et plus favorablement nous impressionner.

Les masses populaires sont sensibles, reconnaissantes, à tout ce qui vient généreusement d'en haut; elles sont un peu froides, parfois ingrates à tout ce qui se lève de leur milieu et veut leur faire la leçon.

Il y a encore autre chose : les militants qui viennent d'en haut sont, généralement, plus instruits, plus documentés, que ceux qui se lèvent du peuple. Cela n'est pas sans produire un effet considérable sur l'esprit populaire. Nous aimions Ghitza Cristescu pour sa fougue, sa violence de langage, et nous nous serions laissés piétiner pour sauver Stefan Gheorghiou, l'orateur populaire le plus adoré par les masses, mais ni l'un ni l'autre ne pouvait nous marteler avec une si belle abondance de faits que celle qui était familière à Cristian. Nous savions qu'alors même où sa verve oratoire était le plus à bout d'arguments, il se tirait toujours d'affaire en apportant à la tribune de nouvelles flèches qu'il découvrait dans les événements du jour, qu'il puisait dans l'Histoire ou qu'il dénichait dans le bagage immoral de l'intimité réactionnaire. Il était le premier, le plus prompt et souvent le seul à se documenter avec tant d'à-propos. Et c'est là la raison de son ascendance dans le mouvement révolutionnaire roumain d'avant la guerre.

En ce sens, un de ses plus beaux faits d'armes fût la terrible brochure qu'il composa au nom du Parti, le lendemain de cette résurrection marquée par le meeting du 24 Janvier 1905. Répondant aux clameurs des partis bourgeois qui fêtaient en 1906 "les quarante années de gloire et de prospérité" du règne de leur Carol I^{er}.

Rakowsky souleva un hurlement général de colère en prouvant, avec une impitoyable virulence appuyée sur des chiffres officiels, qu'il s'agissait bien de "quarante années de honte et de misère", dont le peuple roumain était victime depuis l'avènement de son premier roi, en 1866, et grâce à la complicité profitable des "Partis historiques !!". De l'extrême droite à "l'aile gauche du parti libéral", ce ne fut qu'une seule ligne fraternelle qui le bombardait d'injures et de pauvres démentis. La Jacquerie paysanne qui éclata promptement et spontanément en Mars 1907, et qui coûta onze mille vies à la population rurale, vint ajouter sa sanglante éloquence à celle des chiffres et des constatations que renfermait la brochure de Cristian.

Mais ce n'est pas mon intention, ni la place, de faire ici l'histoire de l'activité du militant Rakowsky. Je ne suis pas compétent. Mes connaissances de la vie socialiste roumaine d'avant le grand massacre étant fugitives, impressionnistes, c'est une impression fugitive de la figure de l'actuel Ambassadeur de l'U.R.S.S. à Paris que je suis appelé à esquisser dans ces pages.



D'ailleurs, que vaut-elle, une narration froide de faits et de dates ? Cristian lui-même n'est pas ce narrateur, en dépit de sa capacité documentaire. Et c'est pourquoi je l'aime, tout en lui faisant mille griefs. Bulgare endiable, mordant, railleur, il a toujours bousculé mon sentimentalisme et m'a sans cesse traité de vagabond bon à rien, ce qui était un peu vrai.

N'empêche, pour liquider notre différend, je me battrais volontiers avec lui, comme dans Tarass Boulba, s'il l'admettait.

Car c'est dans la lumière de ce différend que je voudrais broser le portrait de mon Rakowsky, en posant du même coup le problème du sentimentalisme dans notre mouvement révolutionnaire.

Dans ce mouvement, j'ai toujours été un dilettante chaud, parfois impétueux. Pour moi, toute la vie se résume dans le mot sentiment. Aussi, ne me suis-je attaché qu'aux seuls militants qui faisaient de l'amitié la plus vivante des religions. La doctrine, je m'en moque. C'est une couverture élastique dont chaque larron peut se couvrir à force de la tirer dans tous les sens; on le voit bien aujourd'hui quand les pires flibustiers du socialisme s'intitulent marxistes, seuls vrais marxistes. Et vas-y avec les citations de Marx !

Ma conviction est qu'on n'arrivera jamais à forger une humanité plus juste uniquement en s'acharnant à démontrer que celle d'aujourd'hui est injuste. Il y a terrain pour les thèses les plus contradictoires. Mais qui se refusera de reconnaître l'immense place qu'il y a dans ce monde pour la diffusion d'un peu plus de bonté et d'un peu plus de solidarité sociale.

Voilà dans quel esprit je suis venu au socialisme : répandre de la bonté, faire appel à la bonté incontestable de l'homme, et non pas à son esprit de justice, extrêmement chétif dans toutes les classes. Je crois fermement que par la bonté on peut arriver à la justice, alors que par la justice seule, on n'arriverait qu'à une bonté défailante. J'illustrerai cela par un exemple. Dans la société d'aujourd'hui (et il en sera ainsi dans celle de demain), c'est justice lorsqu'on donne salaire égal à capacité égale. Et débrouille-toi mon gars, que tu sois célibataire ou que tu sois écrasé par une famille de dix membres. Merci pour la justice ! Là, seule la solidarité sociale, seule la bonté humaine, peuvent y remédier, chacun en y mettant du sien. C'est cela que j'appelle du sentimentalisme, trésor psychique qui trouve sa plus belle incarnation dans l'amitié.

Seule l'amitié peut révolutionner le monde, la vie, car là où elle existe, l'accord se fait de lui-même. On peut arguer sur le texte d'une doctrine, on ne le peut guère sur la précision des sentiments. Cette amitié qui met du sien, qui écarte les malentendus, qui pardonne les fautes et pousse l'homme vers la perfection grâce à la chaleur affective, je l'ai cherchée et je l'ai trouvée dans le mouvement socialiste, mais ses pulsations étaient obstruées par la rigidité de la doctrine. Constantinescou, Gheorghiou, Cristescou, Manescou, me comblèrent de leur affection et se défendirent de leur mieux contre la sécheresse des règles et des textes. Là, Rakowsky brandît la matraque du catéchisme socialiste et cria de la tribune du congrès de 1912 : "Le sentimentalisme est un danger pour le mouvement ouvrier ! "



Diab!e d'homme ! Comment lui en vouloir ?

Etait-il au moins un coeur sec ? Qu'à cela ne tienne !

Cristian est un sentimental. Il est bon. Il est humain. Il comprend la gaillardise. A la tribune, comme dans le privé, son coeur sait s'enflammer; sa voix vibre; ses yeux, - qu'il écarquille parfois à vous faire peur, - je les ai vus s'humecter de tendresse. Son rire est sonore, ouvert; il ne vient pas du cerveau. Sa colère est belle, violente; elle sort de sa poitrine. Puis, Cristian sait boire; il fume; il sait aimer. Enfin, depuis qu'il s'est débarrassé de cette barbe méchante et de la moustache, on peut voir d'un coup d'oeil combien sa bouche est faite pour mordre dans tous les plaisirs de la vie.

C'est un ami, quoi ! On sent cela dans sa poignée de main. On le devine dans ce corps trapu, un peu replié sur lui-même, qui remue nerveusement ou qui s'immobilise parfois afin de mieux vous écouter, vous pénétrer, mais dont la patience se trouve vite à bout de ressources si vous le "rasez". Alors, d'un bond il est debout et se met à trépigner. Si vous ne le comprenez pas, il vous le fait facilement comprendre. Je parle par expérience. Une des plus claires, je l'ai faite un jour à Braïla, lors d'une visite matinale que j'allai lui faire dans sa chambre d'hôtel. Après lui avoir dit l'essentiel, je m'étais mis à me lamenter, à mon habitude, car j'aime bien me lamenter : " Ça va ! fit-il. Maintenant, va-t-en ! "

Diab!e d'homme !..

Il était évident que ma façon d'être ne devait pas lui plaire outre mesure. Sa passion de militant lui dictait de découvrir des énergies et de les atteler à la besogne socialiste, que j'ai toujours esquivée par passion, mais aussi pour mon vagabondage. Chacun reste avec sa destinée. Il a suivi la sienne, moi la mienne. Devons-nous nous en plaindre ?

Rakowsky a réalisé sa vie en combattant le sentimentalisme, celui des autres et peut-être le sien aussi. Moi, je l'ai réalisée en y obéissant docilement.

Mais, à vingt ans de distance, en contemplant le chemin parcouru, en passant en revue tous ceux qui ont sombré traitreusement et qui sont devenus aujourd'hui ses ennemis mortels, après avoir été ses meilleurs camarades, j'ai le droit de crâner avec mon sentimentalisme et de sourire à la barbe de ceux qu'il avait choisis pour placer sa confiance. Ceux-là, alors, oui, ils ont prouvé qu'ils n'étaient pas des sentimentaux ! En étaient-ils moins dangereux ?

Brave socialisme d'avant la guerre, que tu étais facile à pratiquer !

Mais voici la guerre et son terrible acide sulfurique: le bolchevisme!

J'ignorais totalement ce que cela voulait bien dire. En Suisse, puis en France, isolé de mon monde, loque humaine plus que jamais, spectateur angoissé de tant de vilénies opportunistes, je compris à la fin que cet acide



sulfurique voulait dire ceci, en posant cette question : "Qui, une fois pour toutes et par dessus toutes les palabres, veut adhérer à la paix et au travail ? Qui veut se lever contre le crime et l'exploitation ? Mais immédiatement !"

La question était nette et, seul, dans mon taudis, je levai le doigt : "Moi !... Je suis pour la paix et contre l'exploitation ! Je l'ai toujours été !" Et, tout de suite, ma pensée courut à la recherche de deux hommes : Alex Constantinescou et Rakowsky. Où sont-ils ? Quelle est leur réponse au cri désespéré des Russes ? Je les savais sincères, sentimentaux, amis. Ils ne pouvaient répondre que par un oui sans réserve. J'appris que le premier était condamné à mort par contumace; le second, Président des Commissaires du Peuple en Ukraine. Là-dessus, le troisième ami, - celui qui devait plus tard me donner les moyens d'écrire, - Georges Ionescou, m'envoyait ce mot laconique de Paris : "Vive la Révolution Russe ... et bientôt peut-être aussi la mondiale !"

Je me trouvais à Genève, 1919. Birukof faisait une conférence parlant de la nouvelle Russie. Le lendemain de cette conférence, j'écrivais, dans la Feuille, de Jean Debrit, mon premier article en langue française : Tolstoïsme ou Bolchevisme ?

Saura-t-on jamais combien l'adhésion au bolchevisme de ces trois amis m'avait aidé à voir clair dans le chaos des événements ? Rakowsky, surtout, fut mon fil d'Ariane. Il était au pouvoir. Je le connaissais bon, tendre, désintéressé, dévoué jusqu'au sacrifice. Il ne pouvait pas participer à une action monstrueuse, le bolchevisme ne pouvait pas être un abominable cataclysme, ainsi que l'affirmait toute la presse bourgeoise, y compris la Social-Démocrate. L'avènement du pouvoir soviétique ne pouvait pas être le règne d'une nouvelle exploitation et d'une nouvelle Okrana, du moment où Rakowsky y prêtait ses lumières.

C'est avec cette conviction qu'en Janvier 1921, me donnant à Nice le coup que je croyais mortel, je fermais doucement les yeux en serrant dans ma poche une lettre adressée à l'Humanité, dans laquelle je saluais la Révolution Russe et les hommes qui l'avaient accomplie. Cette lettre dort aujourd'hui dans quelque tiroir du Commissariat de police du 1er. arrondissement de la ville fastueuse.

Non, camarade Rakowsky, ne combats plus le sentimentalisme, ni celui des autres, ni le tien.

Les hommes qui sacrifient leur bien-être pour la paix du monde; les hommes qui risquent délibérément leur vie en défendant la vie des autres, les hommes qui affrontent la colère stupide d'une partie de la classe ouvrière même, pour créer un meilleur sort aux gueux de cette classe, ces hommes-là ne peuvent être que des sentimentaux. Ne l'était-il pas Lénine lui-même ? Je ne l'ai pas connu, mais je pourrais le prouver par maints détails que j'ai sur lui.

Kélas, oui, le sentimentalisme comporte un danger ! C'est lorsqu'on sacrifie le sort des gueux, à force de s'attendrir sur celui de leurs bourreaux, mais il faut être fou pour pratiquer ce sentimentalisme là !



L'homme qui était l'expulsé de la plupart des pays d'Europe, dès son adolescence, devait être aussi celui de son propre pays ; après les troubles agraires de 1907, la bourgeoisie roumaine ferma à Cristian les portes de la Roumanie et y installa, contre lui, le fil de fer barbelé. Ce fut en vain que Rakowsky tenta à plusieurs reprises, cinq années durant, de pénétrer sur le sol de sa patrie, de s'y faire arrêter et, devant la sombre lumière de la justice bourgeoise, d'exhiber ses titres de citoyen roumain. On le refoula toujours et promptement, une armée de mouchards étant à ses trousses.

Une de ces tentatives eût des conséquences particulièrement émouvantes. Ce fût grâce ... au sentimentalisme ! Je m'y trouvais.

Le jour du 19 Octobre 1909, le journal "Adeverul" jeta sur le pavé de Bucarest une édition spéciale avec ce cri : - "Au secours de Rakowsky ! On l'a arrêté à Câineni ! Ses geoliers pourraient très bien le tuer. Sauvez-le, ouvriers ! "

C'était jour de travail. Les usines se vidèrent. Notre salle de réunion, sise sur la Calea Victoriei N° 91, s'emplit à craquer. Couloirs bondés, cour bondée, l'avenue obstruée. Nuit. Forces policières, barrages. Je me trouvais en bas, bloqué dans une masse compacte d'ouvriers et d'apprentis, face aux flics. Les diables d'apprentis avaient les poches remplies de poivre.

Soudain, bousculade. La réunion était terminée; on nous pousse dans la rue. Les agents s'y opposent et cognent avec les matraques. Alors, une nuée de poivre les aveugle; les cordons sont rompus; la foule déborde; la bagarre éclate. Elle fut sanglante. Il y eut 114 arrestations, dont 8, - tous les chefs, - maintenues. On nous battit atrocement pendant toute la nuit. Le matin, les corps meurtris, nous passâmes par le service anthropométrique, puis on nous dirigea sur la prison de Vacaresti.

L'épilogue : trois condamnations à un mois, mais la propagande issue de cette affaire en valait bien la peine.

Ce fût grâce au sentimentalisme, car aucun de nous ne connaissait la doctrine.

L'année suivante, le Comité Exécutif me chargea de porter à Rakowsky, en Bulgarie, quelques lettres confidentielles.

Je le trouvai à Kalaïédjidéré, chez ses parents, fermiers. Une chambre basse. Murs couverts de rangées de livres, paperasses, fouillis indescriptible. Pour y pénétrer, on passait par une étable pleine de vaches. Il travaillait, pour ainsi dire, au milieu du bétail. Cela me fît l'aimer encore plus.

Fort occupé et chassant toute sentimentalité, il me garda un seul jour, écrivit des réponses et m'expédia promptement, rondement, ce qui blessa mon coeur. Je lui gardais un peu de rancune en partant; et, sur le chemin du retour ... je perdus la moitié de ses lettres !

Depuis, nos destinées se sont rarement rencontrées sur le même chemin, et il m'en a toujours voulu de ne m'être pas attelé au devoir socialiste.

°
° °



Rakowsky ambassadeur, c'est le haïdouc déguisé en moine. L'habit, c'est son froc; la politesse, sa ruse; la patience, son arme. Il n'a plus le droit de se mettre en colère, sauf lorsqu'il est seul. Sa poignée de main n'est plus qu'une mise en garde, sauf lorsqu'il embrasse Charles Rappoport, le moujic. Aujourd'hui, il doit beaucoup recevoir, et il reçoit; mais ne donne pas (sauf lorsqu'un ami le tape !)

Je l'ai vu dans l'intimité, en compagnie restreinte et au milieu d'un grand gala. Il est, respectivement, comme le chat devant le feu de cheminée : sur le qui-vive et en grande chasse.

Celui-là, j'en suis certain; les bourgeois ne l'auront pas.

Panaït Istrati

Février 1927



ARTICLE OUBLIE

Après la mort de Panaït ISTRATI la revue " CRUCIADA ROMANISMULUI ", dans son numéro du 25 décembre 1935, a fait paraître une nouvelle inédite que l'auteur de " Nerrantsoulă " avait écrite vers les années 1924.

Nous sommes heureux de la publier à notre tour dans la traduction de notre amie Hélène GUILLIERMOND.

AU COURS D'UN "RACCORD"

Il y a deux ans, vers le mois d'août, je travaillais comme peintre à Paris, en l'occurrence au Lycée St-Louis, immense caserne où l'on s'instruit.

Grand chantier : une cinquantaine d'ouvriers, parmi lesquels une dizaine de spécialistes et le reste, ramassis de tous les métiers et de toutes les nations, surtout des vagabonds fournis par les débris de l'armée de Wrangel. Entre ceux-ci et quelques communistes français s'engageaient souvent de violentes discussions pendant lesquelles les pinceaux devenaient de simples gourdins menaçants.

Le contremaître, homme bon et capable, passait parmi les belligérants, les calmait par une douce parole et leur rappelait que les querelles sur le chantier étaient au détriment du travail dont il était responsable. J'avais beaucoup d'estime pour lui - Plus tard nous sommes même devenus amis. Il détestait son rôle de "chef" pour lequel il ne se sentait pas appelé. C'était un rêveur toujours mélancolique, il peignait avec talent et passion des paysages sauvages des environs de Paris, lisait beaucoup et n'avait aucune sorte de relation. Il riait rarement, parlait peu, mais chantait avec tendresse lorsqu'il se croyait isolé en quelque coin perdu de la bâtisse où d'habitude il exécutait un travail délicat. Il n'exerçait sa surveillance qu'avec une grande discrétion et jamais par surprise, car il savait exactement qui était consciencieux au travail et qui se laissait aller à la paresse. Lorsqu'il arrivait à la conviction qu'un ouvrier ne " gagnait pas sa soupe ", il cherchait à savoir si c'était par incompetence ou par roublardise. Dans le premier cas, il était tolérant; dans le second, il disait, calmement, à l'inculpé :

" A la fin de cette semaine, vous serez remercié ".

Ces renvois désagréables avaient toujours lieu sans témoins, afin que soit ménagée la susceptibilité de l'intéressé. Il m'est arrivé, néanmoins, d'en être le témoin involontaire et inobservé. Alors, je le voyais se diriger vers une fenêtre donnant sur le jardin ou sur le boulevard; il s'y tenait immobile, fumait en silence et regardait fixement droit devant lui, puis il disparaissait pendant des heures entières.

Le contremaître BOUVET aimait passionnément la préparation des couleurs, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus déplaisant dans la peinture, surtout lorsqu'il s'agit d'en préparer deux cents kilos tous les jours. La céruse, qui forme la base de toutes les nuances, est un poison violent (carbonate de plomb). En France, peu nombreux sont les ouvriers qui n'en ont pas subi les funestes conséquences car,



.../...

même en se tenant sur ses gardes, elle pénètre dans le corps par les pores mêmes de la peau, sinon directement par la bouche, en fumant ou en mangeant les mains barbouillées de peinture. C'est pour cela que les grands chantiers emploient un "broyeur", ouvrier non qualifié qui toute la journée circule d'un chantier à l'autre apportant du matériel et broyant des peintures sous l'ordre du chef de chantier qui surveille l'opération.

BOUVET n'avait pas de broyeur. Les tonnelets de céruse pesant cinquante kilos étaient manipulés par lui-même, la peinture préparée, les pinceaux et les pots nettoyés, le tout bien en ordre. L'annexe de la cour, qui servait d'atelier et de vestiaire pour les ouvriers au lieu d'être, comme de coutume, une infecte écurie, ressemblait à un sévère laboratoire. Les barils de peinture, les pots fraîchement retirés du bain de potasse, les pinceaux aux cuivres étincelants étaient tous alignés comme dans une pharmacie, prêts à être employés par l'essaim des artisans.

Au milieu de cette droguerie, BOUVET, le bas de sa blouse relevé jusqu'à la ceinture, impeccable comme un chimiste, oeuvrait, les gestes sobres, évoluait comme un oiseau solitaire dans son élément. Là, il passait les trois quarts de ses heures de travail chaque jour. Les ouvriers entraient et sortaient tels des abeilles dans la ruche, apportant pots et pinceaux encrassés de peinture et repartaient avec des propres.

Le contremaître de l'atelier suivait par la pensée la progression du travail que la foule des ouvriers perdus dans le labyrinthe du lycée exécutait conformément à ses ordres. Lorsque l'un d'entre eux venait lui dire qu'il avait terminé la part de travail qui lui incombait, il savait si cette part avait été exécutée dans le temps imparti, plus vite ou plus lentement qu'il ne fallait.

Nombreux étaient ceux qui croyaient le berner, bâclant le travail et se cachant dans les latrines ou les greniers en passant leur temps à fumer.

BOUVET ne leur faisait aucune sorte d'observations, mais se contentait de les faire encadrer par des ouvriers corrects et capables. Je ne l'ai jamais vu se mettre à la tête d'une équipe et faire le rodomont en travaillant comme un enragé pendant une heure ainsi que le font la plupart des chefs d'équipe. De même, accompagnant le patron dans l'inspection du chantier, il n'était pas servile et ne se départissait pas de son parlé calme.

Notre patron était un tout jeune homme qui avait hérité, récemment, d'une des plus grandes entreprises de peinture de Paris. Il ne connaissait pas du tout le métier, mais ambitionnait de devenir le plus puissant possible afin d'accaparer le plus de travaux.

Habillé à la dernière mode, pimpant comme un dandy, automobiliste sbob, il voulait faire croire aux ouvriers qu'il était aimable et avait des idées avancées, mais au fond, il nous méprisait hypocritement. Il prenait de grands travaux - ordinaires dans leur majorité - employait le moins possible d'ouvriers de la première catégorie et le plus possible de la masse de ceux obligés de faire n'importe quoi pour un morceau de pain. Ses visites avaient lieu, presque régulièrement, aux moments de relâchement du travail : dix minutes après l'heure fixée pour l'entrée au travail, un quart d'heure avant la sortie, c'est-à-dire lorsque certains ouvriers arrivent en retard, ou se dépêchent de se laver les mains trop tôt - mesquineries indignes pour un ouvrier qui les pratique et indignes pour un patron qui en tient

.../...



compte. Elles empoisonnaient BOUVET qui aimait l'exactitude, méprisait les petites-
ses professionnelles et se voyait quotidiennement tamponné entre deux antagonismes
aussi absurdes l'un que l'autre.

Je souhaitais, depuis longtemps, connaître les pensées de cet homme
intéressant, mais son attitude réservée m'interdisait de le questionner.

Un jour, mon désir fut satisfait au delà de ce que j'attendais.

Il m'avait appelé, en cet après-midi, pour l'aider dans la préparation
d'une grosse quantité de peinture.

Je profitai de la circonstance et je l'observai avec discrétion.

BOUVET était un homme d'une quarantaine d'années, bien bâti, de taille
moyenne, blond clair. Sa tête, ronde comme un melon, il la tenait droite et la
remuait avec lenteur, on aurait dit : avec une sorte de fatigue. Les traits de son
visage étaient creusés, accentués comme chez tous les gens sensibles, mais sans
beaucoup de mobilité : une force intérieure semblait les dominer. Le front, large-
ment prolongé par un début de calvitie demeurait toujours serein, bien que parcouru
par des rides. Seuls les yeux, gris-verts, trahissaient par leur expression vive,
l'intelligence active de cet homme décidé et d'aspect paisible. Les mains étaient
bien entretenues, comme celles d'un fonctionnaire et sa blouse de travail, bien
qu'exposée aux travaux les plus salissants, se trouvait le samedi dans le même état
de propreté que le lundi lorsqu'il l'endossait fraîchement arrivée de la blanchisse-
rie.

Je ne me lassais pas d'admirer l'assurance avec laquelle il dirigeait les
travaux du chantier. Pas une hésitation. Tout était pensé dans le détail et décidé
d'avance. Je me demandais même si, par hasard, il ne pensait pas aussi pendant la
nuit à ce qu'il aurait à faire le lendemain.

Un ouvrier entra, déposait les outils et attendait l'ordre. BOUVET lui
donnait le temps de souffler, de fumer une cigarette, lui demandait comment avait
"réussi" le travail qu'il venait d'achever, puis :

" Tenez, voilà là-bas le mastic préparé pour la salle de mathématiques.
Le plafond est écaillé. Raclez bien et mastiquez bien à plat ".

L'homme s'en allait - Un autre venait.

" Il faut boucher au plâtre les trous du réfectoire - Mouillez bien.
N'employez pas du plâtre "mort " .

A un troisième :

" Prenez cette peinture et ne faites que le mur que vous avez réparé il y
a trois jours dans le dortoir."

" Peignez " gros ". Ne laissez pas de bords "

Quelque farceur entra, fougueusement.

.../...



" Ouf ! j'ai "poussé" terriblement là-bas !..."

Il voulait être admiré. BOUVET le regardait gravement dans les yeux :

" Quand avez-vous commencé ? "

" Ce matin à 10 heures."

" A dix heures ? Il me semble que vous avez commencé à neuf heures. De toutes façons vous auriez pu finir maintenant sans "pousser" . Je ne vous ai pas demandé de vous épuiser. "

Envers les ouvriers sérieux, il se montrait plein de reconnaissance :

" Déjà prêt ?... demandait-il à quelqu'un qui arrivait visiblement fatigué. Ah ! ce morceau était, en effet, difficile "à faire" : position incommode."

" Maintenant je vous donnerai quelque chose qui vous dédommagera, qui ira, comme du beurre "

Bon, confiant avec les pauvres gens qui n'étaient pas du métier et qu'il savait mal payés :

" Tâchez d'étaler mieux la peinture : elle coule par endroits. Ce n'est pas la peine de vous dépêcher. On ne peut vous demander, à vous, ce qu'on exige d'un ouvrier de la première catégorie."

BOUVET ne tutoyait personne. Il n'avait pas cette habitude universelle, de l'ouvrier, qui vous tutoie dès le premier mot croyant démontrer par là une chose remarquable.

Nous étions en train de filtrer des peintures lorsque les horloges sonnèrent trois heures. C'était l'heure du " raccord ". Les équipes avaient quitté le travail. Des groupes d'ouvriers réunis par catégories, par sympathies ou par nationalités, se dirigeaient rapidement vers les bistrotts du quartier. Le contremaître me dit :

" Vous venez boire quelque chose ? "

Je n'y allais que rarement, quand j'avais soif ou lorsqu'un ami insistait
Je répondis :

" Je n'ai pas soif"

Puis pour l'inciter à bavarder, j'ajoutai :

" Et puis, à dire vrai : ce quart d'heure du "raccord" m'humilie un peu, surtout si, par hasard, je rencontre le patron en allant ou en revenant du bistrot."

" Vous avez parfaitement raison ! fit BOUVET. Dommage qu'il y ait si peu d'ouvriers comme vous. Le quart d'heure du "raccord" est une coutume du temps où la journée de travail durait douze heures. En ce temps là nous arrêtions le travail et nous cassions la croûte à huit heures du matin et à trois heures de l'après-midi. Mais quand la journée de travail fut réduite à dix heures, le casse-croûte du matin fut supprimé. Certaines maisons ont même supprimé le "raccord", payant, en échange,



un peu mieux l'heure de travail. Je me trouvais, justement, dans une telle maison et j'étais content : outre la gêne que j'ai toujours ressentie à goûter à une heure où le patron pouvait être présent, le fait de m'arrêter dans mon travail, parfois, au cinquième étage, de descendre et de monter une centaine de marches, de me laver les mains, de chercher un bistrot dans les environs, tout cela fait en un quart d'heure, ne me convenait pas du tout. Les inconvénients étaient plus grands que les avantages et nombreux étaient les ouvriers, de la légion des vrais artisans d'autrefois, qui pensaient comme moi ".

" Tout d'abord, ce n'est pas toujours possible de jeter le pinceau et s'en aller, comme ça, parce que trois heures ont sonné : il arrive qu'on ait entre les mains un travail qui doit être achevé à tout prix : un panneau, la moitié d'une porte, un pan de mur, quelque chose qui demande encore cinq minutes de travail. Lorsqu'il s'agit du déjeuner ou de la fin de la journée, eh bien ! il est permis parfois de " s'arranger ", de ne pas entamer un trop gros morceau, de ne pas se hâter, comme, parfois, on est obligé de se presser. Mais avoir ce souci en plus pour le quart d'heure du "raccord"... le jeu n'en vaut pas la chandelle".

" Deuxièmement, il est connu que le patron, en général, est un homme âpre au gain, qui vous en veut pour la moindre concession qu'il vous fait. Et soyons justes ! le patron ne sait-il pas que le quart d'heure du "raccord" est en réalité une demi-heure ? car l'ouvrier perd encore un quart d'heure en se préparant pour le "raccord" et " en trainant la patte " pour reprendre le travail. De même, il n'ignore pas que matin et soir, à l'entrée et à la sortie, deux autres quarts d'heure se perdent. Or, une heure sur dix de perdue par chaque ouvrier, signifie un homme par chaque équipe de dix.

" On me dira que, raisonnant de la sorte, je défends bien les intérêts du patron. Je sais défendre aussi ceux de l'ouvrier ".

BOUVET roula une cigarette, tout à son aise, sans mot dire, l'alluma et reprit, avec une sorte d'amertume dans la voix :

" Oui, je sais défendre aussi les intérêts des ouvriers ".

" J'aimerais bien demander à cet ouvrier éclairé, qui voit en moi un contremaître, si son intérêt consiste à "carotter" le patron ou à lui réclamer un droit sacré : le droit de son labeur ? ".

" Mais avant toute réclamation : existe-t-il, par hasard, un droit sacré au labeur, un droit universel ? Pour ma part je ne connais qu'un droit individuel, qui est sacré : celui de l'homme consciencieux. Le reste ne m'intéresse pas : le reste est une cohorte sauvage, inhumaine, vivant en parasite. Et je ne sais qui il faut que je méprise davantage : le patron qui s'enrichit sur le dos de l'ouvrier honnête, ou le camarade dépourvu de conscience, qui compromet la cause du juste ".

" Depuis trente ans, j'ai les mains dans la peinture. A l'âge de quatorze ans, à LYON, j'apportais à mon père, âgé et paralytique les quelques sous, un francs et dix centimes, que je gagnais en nettoyant des pots, broyant des peintures, transportant des outils, depuis 6 heures du matin jusqu'à 7 heures du soir. Puis, vers vingt ans, je suis devenu ouvrier - bon ouvrier : c'était une ambition en ce temps là, une question de dignité, d'amour propre d'être bon ouvrier sans quoi, les premiers à vous mépriser étaient vos propres camarades. Les patrons étant moins riches, étaient eux aussi plus humains, reconnaissaient l'homme méritant et le récompensaient ".



" Depuis ce moment et jusqu'à aujourd'hui je ne sais si j'ai - en dehors des dimanches et des fêtes - perdu plus de vingt jours par an. Je me suis marié, je me suis attelé à la besogne et j'ai tiré de toutes mes forces. Il m'est arrivé de rêver aux belles choses. Le résultat fut que les belles choses m'ont privé des choses strictement nécessaires : Il n'est pas permis de rêver lorsqu'on est pauvre ".

" Des centaines de bâtisses, des milliers d'appartements, d'innombrables tonneaux de céruse et d'huile ont passé par ces mains. Eh bien, savez-vous par quoi me récompense la Société ? Avec vingt cinq centimes de plus par heure que vous, ouvrier de la première catégorie. Et pourtant, depuis quinze ans je porte dans cette tête le souci de la direction, dont je m'acquitte le mieux que je peux. Je suis, ici, ingénieur et non pas ouvrier. Si je conduisais une usine je gagnerais cent pour cent de plus qu'un ouvrier qui serait sous mes ordres : dirigeant un chantier de peinture, qui demande autant de responsabilité et de compétence - je ne gagne que dix pour cent de plus que mon camarade ".

" Mon camarade "

" Quelle camaraderie peut-il exister entre l'homme consciencieux et celui dépourvu de conscience ? La vraie camaraderie, c'est l'effort commun que fait une partie de l'humanité pour se libérer de l'esclavage millénaire, de l'exploitation de l'homme par l'homme. Or, par mon expérience, je peux affirmer avec précision que les trois quarts du monde exploité n'aspirent pas à se libérer par le travail et la conscience, mais par la ruse exactement comme font les patrons : dans n'importe quel chantier, les ouvriers dans leur majorité sont prêts à devenir patron et, ne pouvant le faire, ils sabotent le travail ".

" De cette manière on sabote l'effort de libération des idéalistes ".

" N'est idéaliste que l'homme capable et honnête. Il est, aussi, révolutionnaire ".

" La justice sur terre régnera lorsque le monde ouvrier deviendra, dans sa majorité, capable et honnête. Seuls le travail et l'honnêteté peuvent supprimer l'exploitation. Tout l'échaffaudage d'oppression de toutes les sociétés jusqu'à nos jours, a été et est basé sur l'incapacité des exploités. Cet échaffaudage est construit par les capables et par les roublards. Les roublards et les capables sans conscience se sont donnés la main pour gouverner le monde. L'argent sert de levier aux premiers; pour les abattre, nous, le monde exploité, nous devons être capables et justes.

" Le prolétariat - qui, chaque jour davantage devient une proie sanglante de l'exploitation et des massacres, - doit être la première couche sociale dans l'histoire de l'humanité qui puisse parler au nom d'une morale publique. Nous devons considérer, comme une honte publique, la surveillance de l'homme par l'homme. Tant que l'homme aura besoin d'être surveillé, une justice sociale ne peut exister ".

" Regardez, ce chantier : parmi les cinquante ouvriers, j'ai exactement six hommes qui n'ont besoin d'être ni dirigés ni surveillés. Parmi les quarante quatre qui restent, la moitié environ est faite de braves gens, presque honnêtes, mais qui ont besoin d'être dirigés. Le reste est un troupeau sauvage, incapable, paresseux, rusé. Il ne leur manque à ceux-là que l'argent pour devenir des patrons féroces ".



" Que voulez-vous que fasse une poignée d'idéalistes, avec une horde menée par des instincts barbares ? L'Humanité n'est pas d'une qualité égale. Certains hommes sont plus arriérés qu'une bête. La majorité ne sait même pas ce que signifie d'être bon, juste, capable. Comment pourrions-nous donc attendre de tels gens qu'ils choisissent leurs dirigeants, alors qu'ils sont incapables de les reconnaître ? Direction, dans le sens révolutionnaire doit signifier : amour, justice, capacité. Or, le monde se laisse conquérir par des phrases et par des intérêts personnels et non pas par l'idéalisme. Aujourd'hui il s'incline devant Robespierre, demain devant Napoléon, après demain devant celui qui abat Napoléon".

" L'humanité a toujours été et est non pas dirigée mais dominée. Tout n'est que barbarie et chaos. Même les libertés dont nous jouissons sont chaotiques ; certaines d'entre elles se retournent contre la vie et la détruisent ".

" L'humanité n'a pas besoin de liberté absolue, mais de direction, c'est-à-dire : amour et compétence dans la fonction publique. Ces qualités sont aujourd'hui noyées dans un océan de barbarie. Pour pouvoir nous imposer au monde, la lutte doit être menée, non pas tant pour démolir ce qui est, que pour construire ce qui sera ".

" Deux forces d'opposent aujourd'hui à cette construction : l'avidité de la société capitaliste et l'inertie du monde ouvrier. La première, pour durer, a besoin de chaos et le crée par tous les moyens à sa disposition. La seconde, pour bouger et sortir du chaos, a besoin de temps. On ne peut plus espérer une amélioration de la vie par l'évolution car les forces obscurantistes sont plus puissantes que la volonté de quelques idéalistes. Bien des siècles s'écouleront avant le jour où les idéalistes deviendront la majorité ".

" Il reste que l'honnêteté et la compétence doivent être imposées de force tout comme la malhonnêteté et l'incapacité gouvernent aujourd'hui, grâce à la force ".

" Ceci est une tâche plus difficile que celle de vouloir élever une pyramide égyptienne tous les ans. Et nul ne nous vient en aide ".

" Une aide efficace, nous serions en droit de l'attendre - au nom de la civilisation de demain - de la corporation des artistes. L'artiste est l'homme qui jouit de la notoriété la plus durable, car il fait vibrer le plus délicat moteur de la vie : l'émotion - ce levier qui peut se mesurer même avec la force de l'Argent. La porte qui se ferme à l'arrogance de l'Argent, s'ouvre toute large à la majesté du Beau et le cerveau le plus réfractaire au progrès humain se laisse attendrir à la suite d'une émouvante plaidoirie qui vient du cœur. L'art a pu élever des monuments que toutes les armées barbares des siècles écoulés n'ont pu démolir. C'est à lui aussi que revient le devoir d'élever le seul monument bienfaisant qu'attend l'humanité : l'affranchissement de l'homme de la tyrannie de l'homme".

C'est là que se trouve l'accusation que je porte, tout spécialement aux hommes de lettres : l'art le plus à la portée de tous. Les littérateurs nous demandent de sacrifier notre temps et nos économies pour écouter leurs propos : en dehors de très rares exceptions, leurs propos, ingénieusement rédigés, ne font (lorsqu'il le font) que nous divertir. Or, le véritable Art doit être révolutionnaire à savoir : outre la distraction il doit aussi nous civiliser, ouvrir nos yeux sur les tares d'un monde qui tâtonne à l'aveuglette, monde plus bête que méchant et qui pourrait son existence, qui supprime ses propres valeurs, plutôt par ignorance que par méchanceté. L'Artiste, s'il ne sait pas être un facteur de progrès, un apôtre voluptueux des joies de demain, se réduit lui-même au rôle de bourdon sentimental".



" L'humanité s'affranchira un jour, avec ou sans le concours des artistes car les forces de la vie sont plus puissantes que celles de la mort. Mais, ce jour, l'Histoire dira aux contemporains :

" Aux temps où régnaient les calamités humaines, alors que l'homme torturait et humiliait l'homme, personne ne voulait venir en aide aux idéalistes qui croyaient à l'affranchissement; même pas les artistes, ces détenteurs d'une force qui pouvait se mesurer même avec la puissance de l'Argent ".

" Alors les descendants des parents artistes, auront honte de leurs ancêtres qui n'auront pas compris leur temps ".

Le contremaître BOUVET regarda sa montre :

" Allons maintenant faire notre devoir envers l'homme qui nous exploite, mais auquel nous devons donner de surcroît le droit de nous humilier".



Panaft ISTRATI